

Les dénégations inutiles

Mme Bogros vivait dans son domaine du Moutet avec son fils Louis Sicre et sa bru Henriette. Ce Louis Sicre était issu d'un premier mariage. D'un second mariage avec Victor Bogros, mort également, était né, dix ans plus tard, un autre fils, Marcel. Marcel avait trente ans au moment où commence cette histoire. Il s'était installé à Clermont-Ferrand comme architecte. Il avait du succès.

Le Moutet constituait une vaste exploitation agricole que dirigeaient habilement Mme Bogros et son fils Louis. Ce dernier ne manquait pas d'initiative ; il cultivait suivant les procédés les plus modernes et il s'en trouvait bien.

Henriette, élevée à la ville, apportait dans la maison la joie de ses vingt-trois ans.

Elle ne restait pas oisive, s'étant réservé la surveillance de la lingerie et de la cuisine ainsi que la besogne compliquée d'une basse-cour considérable.

Elle entourait sa belle-mère de soins et de gentillesse ; elle se laissait adorer par son mari. Par ailleurs ayant gardé de son enfance citadine des habitudes de raffinement et de coquetterie qu'elle exagérait un peu depuis quelque temps.

Souvent, Mme Bogros la regardait à la dérobée, cherchant à découvrir, sur ce jeune et charmant visage, la trace de pensées qu'elle avait peur de découvrir.

Tout son amour pour son fils Louis n'empêchait pas Mme Bogros de reconnaître que le mari d'Henriette était bien lourdaud et sans finesse auprès d'elle.

Et puis tant d'autres choses venaient l'inquiéter ! Aujourd'hui, mercredi, par exemple, Henriette avait donné des ordres à la petite bonne qui était à son service, pour que cette dernière lui lavât les cheveux.

Louis Sicre, bien entendu, trouvait tout naturel que sa femme se livrât aux voluptés du shampoing. Mais Mme Bogros en tirait des conclusions alarmantes : «

Henriette, songeait-elle, soigne ses cheveux aujourd'hui mercredi : cela veut dire que Marcel viendra passer avec nous la journée de dimanche.

« Or, personne ici n'en sait rien. Il n'a prévenu personne. Mais Henriette, elle, le sait ! Et comment le sait-elle ? »

En effet, le samedi soir, Marcel faisait tourner son auto devant le grand perron du Moutet.

Il descendait, supérieur, content. Il embrassait sa mère, il embrassait son frère, il embrassait sa petite belle-sœur.

- Je vous surprends hein ? Pas eu le temps de vous prévenir ! Tu me donneras bien à dîner quand même, n'est-ce pas, maman ? Je reste avec vous jusqu'à lundi matin.

Ah ! Qu'il était charmant ! Si délié, si gai, avec ce je ne sais quoi d'entraînant dans toute sa personne de joli homme et sa caresse du regard, et cet air de décision qui faisait qu'on le suivait où il voulait vous mener.

Dès l'arrivée de Marcel au Moutet (et cela-à chacune de ses visites qui devenaient de plus en plus fréquentes), Henriette n'était plus Henriette. C'était une joie, un soulèvement de tout son être ; elle ne tenait pas en place ; elle chantait comme un oiseau ; elle ne cessait de s'agiter pour aller s'installer dans un petit coin auprès de son beau-frère et avoir avec lui d'extraordinaires et longs colloques.

Que se disaient-ils alors, devenus soudainement sérieux et préoccupés ?

Depuis quelque temps les alarmes de Mme Bogros se sont changées en presque certitude.

Henriette et Marcel s'aiment. Or, elle connaît son fils. Il n'est pas habitué à ce que la vie lui résiste et, chez Henriette, la jeunesse, l'ardeur, sont bien capables aussi de secouer tous les obstacles.

Mais Louis Sicre, là-dedans ?

Louis Sicre, droit, honnête, sincère, de bonne foi ? Peut-on envisager le malheur d'un brave garçon tel que lui ? Que faire ?

Entre ses deux fils, Mme Bogros est déchirée. Il lui vient une inspiration. Elle

va parler à Henriette, lui montrer le danger, la mettre en garde. Henriette est très bonne et très gentille, au fond. Deux femmes causant ensemble en toute bonne foi, ne peuvent manquer de s'entendre.

C'est fait ; Mme Bogros a causé avec sa bru. Elle lui a dit :

- Attention I. Je sais bien qu'il n'y a aucun danger, que vous êtes très droite, ma petite Henriette, et que Marcel aime bien son frère. Mais, raison de plus pour éviter de petites coquetteries, renoncer à de petits apartés.

Henriette, l'œil plein de rire, sa joue rose creusée d'une fossette, a sauté au cou de sa belle-mère :

- Ah ! Maman ! Que vous avez de drôles d'idées ! Alors. Quoi ! Vous ne voulez pas que j'aime Marcel et que je le trouve aimable ? C'est un grand frère pour moi ! Laissez nous donc rire ensemble. Nous ne faisons pas de mal !

La parole sonne nette ; le geste est franc, simple. Mme Bogros se rassure.

Cependant, ce soir après dîner, Marcel, l'œil animé, propose un petit tour dans sa voiture. Il fait un clair de lune admirable.

- Tu viens, maman ? demande-t-il à Mme Bogros. C'est Louis qui répond. Il répond sur un ton bonhomme :

- Laisse-moi maman, Marcel. Nous avons de gros paiements pour demain et j'ai besoin d'elle ce soir.

- Alors... tu ne viens pas non plus, toi ?

La question est posée par Henriette qui regarde son mari bien droit.

- Je n'ai pas le temps ce soir, Henriette. Va faire un tour avec Marcel, va, mon enfant. Nous vous attendrons, mère et moi en travaillant. Seulement couvrez-vous tous les deux ; la soirée est fraîche et, en auto, on attrape vite froid.

Marcel et Henriette sont partis.

Louis et Mme Bogros font des comptes.

Mme Bogros les fait mal. Au lieu de regarder son papier, c'est son fils qu'elle regarde.

Que cache ce front, tranquille ? Est-il possible que cette amitié grandissante entre Henriette et Marcel n'éveille pas son attention de mari ?

- Fais donc attention à ce que tu fais, maman. Tu m'as déjà marqué une fois l'avoine du père Garnet.

Mme Bogros ne quitte pas la pendule des yeux. Il est onze heures. Elle ne dit rien, mais son cœur se serre. C'est Louis qui parle :

- Je parie que tu es inquiète parce que les gosses ne sont pas rentrés.

Mme Bogros se jette sur le prétexte : Oui. Je n'aime pas du tout ces promenades en auto dans la nuit.

Louis calme sa mère d'un bon sourire :

- Ils vont arriver ! Ils vont arriver !

Un joyeux bruit de corne lui donne raison dans la seconde même.

- Tu vois bien, maman ?

Dès que les jeunes gens sont entrés dans la pièce, Mme Bogros leur fait des reproches : il est onze heures et demie ; il y a de quoi inquiéter le monde ! Tous les jours, il y a des accidents.

Mais tout en parlant, ce qu'elle scrute du regard c'est le visage de Marcel et celui d'Henriette. Ce n'est pas seulement le vent de la route et la fraîcheur du soir qui a posé sur leurs joues cet incarnat éblouissant. Une vie intense circule en eux et c'est du fond d'eux-mêmes que sort cette sorte d'ivresse magnifique qui emplit leur regard.

Cette nuit, Mme Bogros ne dormira pas.

Elle prend un parti. Elle parlera à Marcel. Marcel. a du cœur ; il saura s'arrêter sur une pente aussi terrible. Il comprendra que c'est jouer avec le bonheur de cet excellent Louis, avec le bonheur d'Henriette elle-même, avec celui de sa pauvre mère affolée. Louis est parti faire une tournée. Henriette dort encore ; Mme Bogros entre dans la chambre de son fils.

- Tiens ! Maman !

Marcel tend les bras. Il est superbe, ce gaillard, dans son lit, l'œil clair, les

cheveux ébouriffés Il semble trouver la vie bonne !...

Cette indifférence devant le danger donne à Mme Bogros le courage nécessaire pour aborder avec Marcel la question redoutable :

- Ecoute, mon petit. Tu vas me dire que je suis une vieille rabat-joie... mais...

Aucun doute ! La mère vient de voir passer dans les yeux de son fils l'éclair d'une volonté irréductible. Elle a senti l'être lâché de tout son élan et résolu à tout bousculer si on cherche à se mettre en travers.

Cela n'a duré qu'une demi-seconde.

Peu à peu les traits de Marcel se sont détendus.

- Quelle histoire ! Ah! Ma pauvre maman que vas-tu imaginer là !

Et comme avait fait Henriette, Marcel embrasse Mme Bogros au milieu de ses rires.

Seulement, à mesure que le temps passe, la belle-mère d'Henriette tremble de plus en plus. Car vous pensez bien que ce ne sont pas les protestations d'Henriette ni celles de son fils qui la convaincront.

PIERRE VALDAGNE.